

Analyses d'ouvrages

POSTEL Jacques - *Éléments pour une histoire de la psychiatrie occidentale*. Coll. Psychanalyse et civilisations, L'Harmattan, Paris, 2007, 343 pages.

Ces éléments ne sont autre chose qu'un abrégé de l'histoire critique de la psychiatrie tout court, puisque, s'il en existait une - soyons prudent - septentrionale, cela se saurait ; mais l'auteur, un des tout premiers maîtres contemporains de la discipline, ne manque jamais une occasion de relativiser sa propre importance. Cela va de la mélancolie antique, telle que l'a illustrée Durer, jusqu'à la révolution neuroleptique. Ce n'est pas une réflexion globale et inédite, c'est la reprise de publications qui s'échelonnent sur une bonne quarantaine d'années. Elle n'en est pas moins très utile, parce qu'il s'agit de textes fondateurs, et qui ne sont pas dépassés, pleins de vie et d'une vigueur volontiers polémique, qu'on lit ou relit avec plaisir et profit, et qu'on ne peut guère retrouver aujourd'hui que dans les bibliothèques anciennes et spécialisées. Ces écrits sont quelquefois mis à jour s'il y a lieu, mais, du fait d'une scrupuleuse honnêteté intellectuelle et d'une modestie à la limite de l'auto-dépréciation, ils ne sont jamais expurgés. On y retrouve donc, quand ils sont d'époque, toute l'enflure de la logomachie soixante-huitarde avec laquelle on peut supposer que l'historien a pris ses distances et que tout autre eût censurée. C'est en soi un document sur une épidémie psychopathologique que bien peu ont traversée indemnes. Cette brillante anthologie, dont Pinel est le héros ambivalent, constitue, entre autres mérites, une histoire de l'histoire de la psychiatrie, qui se recommande à tous ceux qu'intéresse ce domaine.

Michel Gourévitch

DASEN Véronique éd. - *L'embryon humain à travers l'histoire. Images, rites et savoirs. Actes du colloque international de Fribourg (27-29 octobre 2004)*, In folio éditions, Gollion, 2007, 320 pages, 90 illustrations dont 16 en couleurs.

C'est un beau livre qu'a mis en forme Véronique Dasen avec la maison d'édition suisse Infolio, spécialiste d'histoire de l'art, d'archéologie, de photographie, habituée donc à combiner texte et image. V.D. s'est entourée d'une belle brochette internationale d'historiens (Marie-France Morel et Jérôme Wilgaux) ; d'historiens de la médecine (Jean-Louis Fischer, Helen King, Brigitte Maire et Cathy McClive) ; d'historiens d'art (Véronique Mauron, Anita Petrovski, Caroline Schuster Cordone et Elisabeth Yota) ; de philosophes et historiens de l'information (Jean-Paul Galibert et Jean-François Ternay) ; d'archéologues (Véronique Dasen elle-même, Sandrine Ducaté-Paarman et Cathie Spieser), avec même un médecin (Patrick Triadou), tous avec des sur-spécialisations selon les périodes et sur des sujets-clefs. La couverture annonce bien la couleur, avec une très belle image d'une fresque de l'église chypriote de la sainte-Croix de Pelendri (XIV^{ème}-XV^{ème} siècle) sur un thème bien connu, celui de la rencontre de Marie et d'Élisabeth, toutes deux enceintes, dans l'épisode de la visitation, mais avec un détail

beaucoup plus rare : les deux embryons visibles dans le corps de leurs mères jouent déjà le rôle que la vie va leur réserver : ils sont tous deux limbés, et le futur Jean-Baptiste s'incline devant le futur Jésus, son seigneur.

Il faut souligner en préambule que le mot d'embryon tout au long du volume est employé au sens large de produit de la conception quel que soit son âge *in utero*. On aura compris d'emblée aussi en lisant la liste des collaborateurs qu'il s'agit d'une démarche interdisciplinaire et diachronique pour parcourir l'histoire des points de vue passés sur le développement humain prénatal et d'éclairer ainsi les débats actuels.

Le livre se divise en deux grandes parties : I. "Représenter l'embryon", et II. "Penser et construire l'embryon".

La première fait la part belle à l'histoire de l'art, de l'Égypte à Internet, en passant par le monde gréco-romain (avec des gemmes et des ex-voto), Byzance, l'art occidental médiéval et renaissant et la peinture anglaise moderne. La deuxième partie est moins cohérente, il faut l'avouer : quelques aspects de la conception et de la vie intra-utérine, môles et fausses grossesses, parenté et choix du sexe ; et des pages évoquent des problèmes très contemporains : échographie, procréation médicalement assistée et "le jeu des temps embryonnaires", temps tour à tour paradoxal, chaotique et ludique. Une belle bibliographie de dix pages complète l'ouvrage qui devrait intéresser tous les médecins, quelle que soit leur spécialité, les philosophes, les historiens et le public cultivé.

Danielle Gourevitch

HÆRNI Bernard - *Le Fou d'Istanbul*, Paris, Frison-Roche, 2008, 189 pages, petit format .



Loti en guerrier ottoman, à l'entrée de son salon turc, dans sa maison de Rochefort (site de la maison-musée)

Bien sûr, avec mon esprit conservateur, j'aurais préféré que le fou fût fou d'amour pour Istamboul, comme l'écrivaient Pierre Loti (qui a donné son nom au lycée français de la ville) ou Jules Verne, si présents dans ces causeries : eis tèn polin, et vous savez laquelle, la seconde après Rome, à l'accusatif grec, marquant le lieu où l'on va, pour nous encourager à y aller. Alors que le russe dit Moskva au nominatif, on dit en français Moscou, toujours à l'accusatif, russe cette fois, du temps où les troupes françaises se ruiaient en direction de la ville qui allait brûler (on le dit, mais cette dénomination est certainement bien antérieure) : elle allait brûler du fait d'un Rostopchine, famille qui allait nous donner la divine comtesse, Sophie de Ségur née Rostopchine. Bref tout est littérature, et c'est bien l'impression qu'on retire de ce livre cultivé, le livre d'un médecin, amoureux d'une ville turque qui porte un nom grec, qui voyage et se délecte de voyager, avec sa finesse, sa culture, son sens poétique et sa compé-

tence. L'auteur est en mission, il prêche pour la disparition du mensonge médical, il prêche pour les nouvelles thérapeutiques en cancérologie. Ce médecin travaille, mais il se rappelle le passé, et croit voir autour de lui ses confrères byzantins ou Kéran le têtard, qui ne voulut pas payer la taxe pour traverser le Bosphore et préféra faire le tour de la Mer noire. Il travaille, mais il regarde et il goûte l'air du temps. Il travaille mais il sait partager des repas avec des amis autour d'un raki, par exemple au café "Pyierlöti", ou quelque chose comme ça ! Bref un livre charmant, orné de très originales photos dont, si je ne me trompe, l'auteur n'est pas l'Hélène qui apparaît dans tel chapitre, mais une certaine Geneviève, qui ne quitte jamais son appareil-photo.

Danielle Gourevitch

BOREL Jacques Paul - *Hôpitaux d'hier et d'aujourd'hui. Les hôpitaux psychiatriques et centres hospitaliers universitaires que j'ai connus*. Paris, Éditions Frison-Roche, 2008, ISBN : 978-2-87671-509-7.

C'est pour nous un grand privilège d'avoir reçu de notre excellent maître en biochimie, le professeur Jacques Paul Borel, son ouvrage de souvenirs sur sa carrière médicale qui s'est déroulée surtout en milieu hospitalo-universitaire, associée à de nombreux travaux de recherche fondamentale. Mais celui-ci a d'abord étudié et appris son métier de médecin selon l'ancienne tradition respectueuse de ses professeurs et sur ce point il a pu bénéficier, dans les hôpitaux prestigieux que sont La Salpêtrière ou l'Hôtel-Dieu de Paris, de la rencontre avec des maîtres exceptionnels comme Henri Mondor, Heuyer, le chirurgien Jacques Oudot, l'un des vainqueurs de l'Anapurna avec Maurice Herzog et autre Henri Bénard mais il a aussi rencontré à l'époque dans les recoins des hôpitaux l'ennemi sournois et implacable du jeune étudiant en médecine : la tuberculose ! Sur les conseils avisés de son père, devenu à l'époque médecin-psychiatre/chef d'un service d'hommes à l'hôpital de Villejuif, il choisit après sa convalescence de faire ses études de médecine avec une manifeste attirance pour les sciences fondamentales. Il a pu observer dans les locaux de son père les effets bénéfiques du premier des neuroleptiques, le Largactyl, mais aussi l'engagement des jeunes psychiatres dans ce qu'il nomme *les grandes rêveries analytiques*, déjà zélotes de la thérapie verbale et adversaires farouches des camisoles chimiques mais au mépris de la clinique de base en psychiatrie ! Nous savons tous qu'en médecine la solution est souvent dans un juste milieu. Mais notre maître ajoute aussitôt une réflexion sur ces comportements sans nuances car, à ses yeux, il s'agit pour lui d'un des premiers exemples historiques de la défiance des Français à l'égard des nouveautés scientifiques et de décocher une flèche supplémentaire en signalant qu'il a eu malheureusement trop l'occasion de côtoyer des gens qui trouvent moins fatigant de professer des idées abstraites invérifiables que de croire dans des mécanismes démontrés par une expérimentation rigoureuse. Voilà qui aurait durement interrogé une historienne chevronnée comme Elisabeth Roudinesco. On comprend donc mieux la vocation de ce chercheur en biochimie qui deviendra une autorité de réputation internationale de la chimie biologique du tissu conjonctif.

Ainsi, se tournant vers cette discipline en plein essor qu'est la biochimie, il se retrouva vite confronté au problème de l'enseignement, d'autant que la grande réforme prônée par le professeur Robert Debré allait faire table rase de bien des aspects de l'enseignement traditionnel, en tenant compte amplement des sciences fondamentales. Nous devons personnellement au professeur Jacques Paul Borel de solides bases de biochimie qui nous restent encore fort utiles dans notre rôle difficile de médecin alcoologues, car la biochimie

nous a fait saisir les perspectives de certains médicaments mais aussi leur dangerosité en cas de présence concomitante d'alcool dans l'organisme. Je garde le souvenir qu'il glissait toujours dans son cours des applications précises qu'offrait la biochimie, voire des perspectives d'avenir que suggérait certaine fraction démontrée de l'incroyable "patch way" métabolique de la machine humaine.

Ce livre de souvenirs, truffé de réflexions judicieuses pour l'avenir, donne d'abord un aperçu vécu et justifié sur certains hôpitaux psychiatriques d'autrefois et sur la carrière d'un renommé fondamentaliste qui a participé fructueusement à la réforme du professeur Robert Debré, essentiellement au centre hospitalo-universitaire de Reims, ce dont on peut témoigner car nous avons la fierté d'avoir été un de ses élèves.

Alain Ségal

LA MÉDECINE À LA RENAISSANCE - *Comptes rendus et controverses.*

1 - À propos de *Ars Medicina. Médecine et savoir au XVIème siècle*. Exposition du 3 avril au 7 juillet 2008 au Château d'Écouen.

Deux comptes rendus nous ont été fournis. L'un par le docteur Pierre Baron, chirurgien dentiste, membre de la SFHM : le fait est assez rare pour que la remarquable exposition consacrée à l'Histoire de la médecine par le Musée de la Renaissance du château d'Écouen (Val-d'Oise), nous incite à en faire un compte rendu. Comme le titre l'indique, cette exposition a lieu dans le très beau château-musée Renaissance d'Écouen qui sert à la faire valoir dans un décor correspondant parfaitement à la tranche d'histoire qui nous intéresse. C'est dans trois salles du château que sont exposées les pièces. Il s'agit d'un ensemble d'une centaine d'œuvres provenant des plus importantes collections d'histoire de la médecine comme la Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, la Bibliothèque inter-universitaire de médecine de Paris, la Bibliothèque nationale de France, le Musée de l'assistance publique-hôpitaux de Paris, le Musée d'histoire de la médecine de Paris et, entre autres, les musées Flaubert-histoire de la médecine et Le Secq des Tournelles à Rouen. Quelques objets peu connus proviennent des collections du château. De nombreux livres et manuscrits sont exposés, couvrant les ouvrages les plus importants édités au XVIème siècle : Hippocrate, Galien, Pline, Avicenne, Averroès, Dioscoride, Durer, Guy de Chauliac, Champier, Fierabras, Colombo, Guillemeau, Paré, Jost Amman, Vésale, Ryff, Celse, Paracelse, Charles Estienne ou encore un des volumes du *Journal d'Héroard*. Le choix fait par Sophie Daynes-Diallo, commissaire de l'exposition, est très judicieux car il recouvre l'essentiel des connaissances en France au XVIème siècle que ce soit en anatomie, en médecine, en chirurgie ou en pharmacopée. À admirer, la fameuse *Chirurgia* de Guido Guidi illustrée par Francesco Salviati. Le rôle et la place des apothicaires dans l'entourage des rois comme dans la bourgeoisie de Paris est souligné. Parmi les objets, nous avons pu remarquer, provenant du château, un nécessaire armorié de chirurgien en acier et bronze, deux tire-balles en fer, un mannequin anatomique allemand en ivoire et bois représentant une femme enceinte avec son fœtus et une statuette d'homme écorché debout en bronze. Provenant d'autres collections, il faut signaler un très beau trépan en fer forgé et de nombreux instruments de chirurgie, pinces, double-bistouri, pélican et autres pinces dentaires".

L'autre, par le professeur Jacqueline Vons, maître de conférences à l'Université de Tours (latin, histoire de la médecine à la Renaissance), également membre de la SFHM. "Dans le cadre d'activités et d'événements destinés à faire connaître au public la civilisation de la Renaissance, le château d'Écouen organise une exposition consacrée à la

médecine du XVI^{ème} siècle. L'initiative mérite d'être saluée : les visiteurs ont la possibilité de voir présentées et réunies dans trois salles des pièces rares, objets et de livres relatifs à la médecine savante et à la pratique médicale à la Renaissance en France.

Quelques beaux objets et livres appartiennent au Musée du Château d'Écouen. On remarque par exemple une petite statuette en bronze (XVII^{ème} siècle) représentant un écorché dans la posture des écorchés de Vésale et de Valverde, un petit mannequin anatomique (XVII^{ème} siècle) en ivoire, articulé, laissant apparaître le fœtus dans l'utérus, et plusieurs instruments chirurgicaux des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles (tire-balle, clystère), en rapport direct avec l'impressionnante collection permanente d'armes exposées. Pour illustrer cette pratique professionnelle, d'autres musées, Musée de l'Assistance Publique (Paris), Musée du Louvre, Musée de l'Ordre des Pharmaciens, Musée Le Secq des Tournelles (Rouen) et Musée Flaubert et d'histoire de la médecine (Rouen) ont mis leurs trésors à la disposition des organisateurs de l'exposition : scies, trépan, péclicans, pinces, flacon à mirer les urines, ainsi que le fameux "bras orthopédique" fabriqué selon les instructions d'Ambroise Paré. On peut néanmoins regretter que l'utilisation et l'usage de ces instruments ne soient pas davantage expliqués, illustrés pour un public non spécialisé, ou encore mis en relation plus étroite avec leur description dans des livres ; le public pourrait ainsi mieux comprendre le lien entre pratique médicale et savoir médical, transmis par l'expérience et par le livre.

Pourtant, ce ne sont pas les livres qui font défaut, et il faut rendre hommage aux grandes bibliothèques, entre autres la Bibliothèque nationale de France et la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d'odontologie de Paris, qui ont généreusement sorti de leurs réserves précieuses, des exemplaires rarissimes : - des éditions des textes sources grecs et arabes (Hippocrate, Galien, Dioscoride, Avicenne, Averroès), avec un choix - délibéré ? - de traités orientés vers la pratique et la thérapeutique (sans qu'on sache vraiment pourquoi telle ou telle édition a été retenue par rapport à une autre) : - des traités de chirurgie écrits en latin ou en vernaculaire (von Gersdorff, Paré, Guillemeau...), parfois superbement illustrés. Je pense en particulier à la très belle *Chirurgia* de Guido Guidi : - l'anatomie est représentée avec André Vésale (la *Fabrica* et son *Epitome*), Charles Estienne, Realdo Colombo, sans compter un Fernel, un Fracastor, un Paracelse, un Champier, plusieurs livres sur la peste, des pharmacopées... Au total, près de cinquante superbes exemplaires sont exposés, qui "résumant" presque toute la médecine de la Renaissance. Et pourtant, je reste sur ma faim.

Pourquoi ? Cela tient d'abord au parcours de l'exposition qui donne une impression d'émiettement du savoir ; par exemple, les différentes "professions médicales" (salle I) sont séparées de la "pratique ordinaire" (salle III), l'expression "humanisme médical" (salle II) a un sens bien précis et ne devait pas être séparé des sources (salle I), quand on connaît le travail des humanistes sur les textes anciens... On constate aussi de nombreuses imprécisions, voire des inexactitudes dans le contenu des petites notices des vitrines comme dans les textes écrits sur les grands panneaux tendus devant les fenêtres. Ceux-ci sont une excellente initiative, car ils préservent les livres d'une trop vive lumière, tout en donnant des informations sur la médecine de la Renaissance. Mais en tant qu'historienne de la médecine, j'aurais préféré un discours plus concret, plus proche des objets et des livres qui sont montrés : le grand public auquel s'adresse cette exposition qui se veut pédagogique fera-t-il nécessairement le lien entre la lecture des panneaux et le contenu des vitrines ? Que retiendra-t-il des noms cités (Fracastor, Fernel, etc.) Il me semble que le public a le droit de savoir pourquoi avoir sous les yeux une page du *Journal* manus-

crit d'Héroard, médecin du dauphin Louis (futur Louis XIII), est quelque chose d'exceptionnel...

Enfin, le choix de mettre l'accent sur la pratique médicale ne justifie pas celui d'un latin fautif dans le titre ; seuls des initiés pourraient comprendre qu'il s'agit peut-être d'une "plaisanterie" dirigée contre le latin humaniste des médecins lettrés, mais ce serait ignorer alors que la diffusion du savoir, quand elle n'était pas en latin, se faisait en vernaculaire. Ambroise Paré en est le meilleur exemple.

En conclusion, il faut aller voir l'exposition, en dépit des réserves mentionnées, parce qu'elle a le mérite de montrer que la médecine a une histoire, souvent méconnue par les jeunes médecins, et que cette histoire s'inscrit nécessairement dans un cadre sociétal précis. La prochaine exposition, prévue pour avril 2009, consacrée à l'hygiène et aux soins du corps à la Renaissance, sera certainement l'occasion d'enrichir notre connaissance des questions médicales en cette matière.

La rédaction (D. G.) ajoute qu'un petit catalogue est mis en vente au prix de 7 euros ; il est fort bien illustré, mais souffre aussi d'imprécisions de connaissance, de langage et même d'orthographe. Elle signale le projet d'une autre exposition dans le même lieu : *Hygiène et soins du corps à la Renaissance* (titre provisoire), qui pourrait avoir lieu en Avril-Juin 2009.

2 - C'est l'occasion aussi pour D. G. de saluer la sortie d'un ouvrage exceptionnel : André VÉSALE, *Résumé de ses livres sur la Fabrique du corps humain*, texte et traduction par Jacqueline Vons. Introduction, notes et commentaire par J.V. et Stéphane Velut, Paris, Les Belles lettres, 2008, cahier de planches.

Il y a près de cinq cents ans naissait à Bruxelles le "père de l'anatomie moderne" : André Vésale et son œuvre sont à l'origine de centaines de pages critiques, d'éloges et de polémiques dépassant largement le cadre médical. Abraham Bosse utilisa les figures anatomiques des traités de Vésale pour enseigner le dessin du corps humain en perspective ; Baudelaire, fasciné, rêva devant des planches du "squelette laboureur" vendues sur les quais de la Seine ; ses origines familiales comme les circonstances de sa mort continuent de susciter la curiosité des historiens. Les livres de Vésale furent copiés, imités dans toute l'Europe pendant deux siècles au moins. Le travail d'une latiniste (qui avait déjà présenté à notre Société une contribution sur ce sujet) et d'un anatomiste ont abouti à la présente édition d'un livre, le *Résumé des livres sur la Fabrique du corps humain*, que Vésale publia en 1543, en même temps que la *Fabrique*. Ce n'est pas seulement un résumé destiné aux seuls étudiants, comme on l'a souvent dit, mais c'est un ouvrage d'une indéniable originalité, jusqu'ici peu étudié. L'objectif des auteurs était de montrer l'apport de Vésale sur le plan scientifique : celui d'une méthode nouvelle, qui construit le savoir à partir de l'observation et du raisonnement. Pour comprendre ses innovations, mais aussi ses limites, il a fallu replacer Vésale dans son milieu et dans l'enseignement universitaire de son temps, à Padoue en particulier. L'originalité de l'*Epitome* a été dégagée par rapport aux livres d'anatomie de la première moitié du XVIème siècle, écrits en latin ; la postérité du livre et ses très nombreuses imitations ont été indiquées. Cette originalité réside dans la conception même du traité, divisé en deux parties ; composition qui témoigne d'une véritable réflexion pédagogique : un texte descriptif et une série de planches anatomiques légendées, indépendantes du texte, que le lecteur est invité, pour apprendre, à manipuler, à découper pour "fabriquer" un corps humain en trois dimensions, avec des personnages en papier. Si le texte descriptif se limite au minimum des

connaissances à acquérir par l'étudiant, mettant l'accent sur la nomenclature, les planches mettent sous ses yeux l'intégralité du savoir anatomique enseigné par Vésale. L'originalité est encore celle d'une différence d'écriture entre le texte suivi, qui reconstruit une continuité topographique dans les éléments du corps disjoints par la dissection, et les légendes des planches, de présentation très variée. Enfin, à l'exclusion des termes grecs des manchettes, la terminologie utilisée est exclusivement latine, et est en grande partie à l'origine de la nomenclature anatomique internationale contemporaine. La traduction du texte et des légendes des planches est la première traduction en français moderne, systématiquement accompagnée de la nomenclature anatomique internationale, avec des notes et un commentaire historique, philologique et anatomique. Le travail sur les planches a été particulièrement soigné pour que le lecteur moderne puisse se rendre compte de leur beauté sur le plan graphique et de leur précision sur le plan anatomique. Pratiquement toutes les structures signalées par une lettre sur les planches ont pu être identifiées, ce qui révèle chez Vésale une extraordinaire acuité du regard, certaines de ces structures étant de dissection particulièrement difficile. La complexité des reports de chiffres, de lettres, de grandeurs et d'alphabets différents, a été résolue de la manière la plus satisfaisante possible dans le cadre du livre, par la division de chaque image en plusieurs sections agrandies sur lesquelles ont été reportés en rouge les signes peu visibles sur l'original. C'est là une introduction à la *Fabrica*, dont le livre I est en route. Ainsi se poursuivra un remarquable travail témoignant d'une véritable association intellectuelle.

Saluons aussi le numéro spécial d'*Épilepsies, revue de la ligue française et de ligues francophones contre l'épilepsie*, vol. 20, mars 2009,

“Épilepsie et Renaissance”, avec quarante-quatre pages consacrées à “L'épilepsie à travers les siècles” (Bertrand de Toffol), “Une approche pluridisciplinaire de l'épilepsie au XVIème siècle” (Jacqueline Vons), “Pour situer les épilepsies au XVIème siècle” (Jean-Noël Biraben), “Le ‘démoniaque’ épileptique dans *La Transfiguration* de Raphaël (Maurice Brock), “Signes et diagnostics d'épilepsies dans les *Consilia* médicaux du XVIème siècle” (Jacqueline Vons), “Une maladie rare aux symptômes cruels : représentations de l'épilepsie dans la correspondance de Conrad Gesner (1516-1565)” (Candice Delisle), “L'épilepsie chez Francisco Sanchez, médecin sceptique” (Marie-Luce Demontet), “Sémiologies religieuses des épilepsies à la Renaissance” (Lucien de Luca). Et indiquons la publication, prévue pour fin 2008, des actes du colloque de juillet 2007, à Tours, *Pratique et pensée médicales à la Renaissance*, un riche volume très varié.